

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7 - 551 34 14

Bonne Année

C'est encore le temps des vœux : le conseil d'administration et moi-même vous souhaitons, à toutes et à chacune, une année douce et paisible, cette année 1986 qui est l'Année internationale de la Paix.

Que le poids de l'âge vous soit léger, que les souvenirs d'il y a plus de quarante ans — combien étions-nous jeunes alors ! — nous servent de réconfort : nous avons alors toujours tenté de résister aux humiliations ; le corps oublie les souffrances qu'il a endurées tandis qu'en nous le souvenir de nos amies restées là-bas perdure ; ensemble nous continuons à garder vivante leur mémoire et celle de nos luttes communes pour la libération de notre pays, pour les droits de l'homme et la paix.

Plus que jamais l'A.D.I.R. se veut près de vous, grâce à la disponibilité de ses vingt-huit déléguées et de leurs adjointes. Je souhaite encore que l'assemblée générale du 1^{er} mars nous regroupe vaillantes et nombreuses dans la joie des retrouvailles et de nouvelles rencontres.

Denise Vernay

L'exécution des parachutistes à Ravensbrück en janvier 45

Les parachutistes françaises

Le 18 janvier 1945, quatre jeunes parachutistes françaises ont disparu du camp de Ravensbrück. Plusieurs de nos camarades les ont connues, mais on sait malheureusement peu de chose de leur vie et de leur action. Peut-être la lecture de cet article réveillera-t-elle certains souvenirs ? Voici leurs noms :

Louin, Pierrette, 22 ans, originaire d'Oran enregistrée sous le nom de Saline, Pierrette, n° 61137 ;

Djendi, Jenny, 24 ans, venue elle aussi d'Afrique du Nord, enregistrée Silvani, Jenny, n° 61138 ;

Boitte, Suzy, alias Mme Mertszens, 27 ans, de Nancy, enregistrée Lemesle, Suzy, sous le n° 61139 ;

Cloarec, Marie-Louise, de Carhaix (Finistère), enregistrée Le Clech, Marie-Louise sous le n° 61140.

Elles avaient été parachutées en France en février 1944, arrêtées et déportées en Allemagne le 15 août 1944.

"J'ai connu personnellement deux d'entre elles, a écrit Anise Postel-Vinay dans un rapport daté de 1948 : Jenny Djendi et surtout Suzy Mertszens, qui était devenue la meilleure amie de ma camarade chèque Milena Seborova. Cette dernière avait réussi à la faire embaucher dans le *Hilfskommando II*, la petite colonne de travail qu'elle dirigeait, véritable entreprise de sabotage où Suzy bénéficiait de conditions de vie exceptionnelles.

"Suzy Mertszens avait été enregistrée à la prison de Fresnes, comme ses trois camarades sous un autre nom, en l'occurrence celui de Lemesle, nom de jeune fille de sa mère.

"Deux mois environ avant leur disparition, les quatre jeunes femmes avaient été appelées à la *Schreibstube* pour un interrogatoire d'identité. C'était l'usage avant les exécutions, mais pas invariablement. Les jeunes filles, d'ailleurs, croyaient qu'il s'agissait d'une réponse favorable à leur demande de transfert dans un camp de prisonniers militaires britanniques, d'autant plus que l'*Aufseherin* avait été très aimable et s'était inquiétée de la santé de Jenny (décembre 1944).

"Le 18 janvier 1945, elles ont de nouveau été convoquées à la *Schreibstube*. Elles s'y sont rendues joyeusement, toujours convaincues de leur transfert dans un camp moins pénible. Milena Seborova, inquiète cependant, suivit Suzy Mertszens à distance. Elle la vit sortir de la *Schreibstube* avec ses trois camarades, toutes les quatre ayant remplacé leurs chaussures par des savates légères. L'*Aufseherin* Neudeck, toujours volontaire pour assister aux exécutions, leur fit franchir la grille du camp.

"Ce jour-là, la route menant au *Krematorium* et par laquelle passait la colonne qui travaillait chez Siemens a été barrée par les S.S. en fin de journée. Nous avons supposé alors qu'elles avaient été pendues, car nous croyions savoir qu'un gibet avait été construit dans le courant de 1944 à côté du *Krematorium*. Auparavant les condamnées étaient fusillées dans la forêt, et on entendait les salves pendant l'appel. La construction de ce gibet coïncide avec l'incarcération au *Bunker* de Ravensbrück de plusieurs notabilités au moment de l'attentat du 20 juillet contre Hitler. Mais la déposition de Schwartzhuber, confirmée par celle de Suhren (commandant du camp), précise que les parachutistes ont été fusillées.

"Ce soir du 18 janvier 1945, Milena Seborova attendit en vain que Suzy vînt reprendre sa place à côté d'elle à l'*Industriehof*...

"Pour Milena, le sort des quatre parachutistes ne faisait plus de doute ; elle entreprit de fouiller l'immense tas de vêtements des mortes. Elle retrouva le manteau gris de Suzy et celui d'une autre ayant encore dans sa poche une carte de *Revier* à son nom."

Le rapport de Kouri (31 janvier 1948) confirme ces faits et précise : "J'ai eu l'occasion d'assister à Hambourg, en décembre 1946 et janvier 1947, au procès du *Schutzhaftlagerführer* Schwartzhuber, qui a fait des aveux complets et détaillés sur la mort de nos camarades. C'est par lui et par le commandant Suhren (déclaration faite avant son évasion*) que nous avons su que nos camarades étaient mortes très courageusement,

* Il fut repris plus tard et exécuté.

tuées d'une balle dans la nuque** après une condamnation régulière prononcée par le Tribunal de Berlin."

Germaine Tillon ajoute : "C'est le même jour que trois Anglaises parachutistes ont été

amenées de Königsberg-sur-Oder au *Strafblock* de Ravensbrück, d'où elles ont disparu elles aussi vers 17 h 30. Ont disparu également ce jour-là une parachutiste tchèque et une parachutiste russe.

Les parachutistes britanniques

Elles étaient trois et s'appelaient Violet Szabo, Danièle Williams (de son vrai nom Denise Bloch) et Lillian Rolfe. Mme Virginia d'Albert-Lake se souvient d'elles. Elle les décrit ainsi :

"Lin (c'est Denise Bloch qu'elle désigne ainsi) était grande, jolie fille, très amoureuse d'un Français, champion bien connu de courses automobile : elle avait teint ses cheveux noirs bouclés pour ne pas être reconnue, mais, le temps passant, le noir se transformait graduellement en un joli auburn."

Christiane Cizaire, qui l'a elle aussi rencontrée, la revoit très grande, cheveux mi-longs châtain clair, couverte d'avitaminose du genou jusqu'au pied. "Elle avait eu un frère fusillé dans le maquis. Elle-même avait été parachutée en même temps que le capitaine Benoît, son fiancé, qui fut pendu à Buchenwald." "Nous ne l'avons connue que couchée, toujours malade, ne souriant jamais, à dit Reine Claude."

De mère française, Lillian Rolfe avait été élevée au Brésil. Elle était déjà très malade à Torgau. En janvier 1945, elle était presque mourante et il fallut la porter jusqu'au lieu d'exécution.

Violet avait 22 ans. "Elle était jeune, charmante et sympathique, a dit Mme d'Albert-Lake. Elle avait l'habitude de s'étirer comme un jeune chat dans le châlit à côté du mien."

Christiane Cizaire s'est trouvée avec elle à leur arrivée à Ravensbrück. Elles ont passé toutes deux la nuit dehors à même le sol, crevant de froid. La moitié seulement du convoi (500 femmes) avait été douché, étiqueté et réparti dans les blocks.

"Elle était si jolie, Violet ! a raconté Christiane... ses cheveux bruns coiffés, à la Jeanne d'Arc, ses yeux noisettes, son délicieux sourire, tout en elle était harmonieux, une très jeune femme, saine, courageuse, loyale."

La "quarantaine" finie, elles furent envoyées à Torgau-sur-Elbe. C'est dans ce camp que, ayant dit à l'*Aufseherin* qu'elle était officier de la R.A.F. et que la convention de Genève interdisait qu'on les oblige, elle et ses camarades, à travailler, elle reçut une gifle d'une violence inouïe. Sans broncher, la tête droite, elle regarda fixement l'Allemande, qui s'en alla en proférant des menaces. Elle protesta alors auprès du commandant du camp. En vain, inutile de le dire.

Quelques semaines plus tard, leur convoi fut scindé en deux, 200 prisonnières partirent pour Abteroda tandis que les autres, dont les jeunes Britanniques furent envoyées à Königsberg-sur-Oder — où Hélène Maspero a remarqué leur présence et a même abrité un jour l'une d'elles sous son manteau. Au début de janvier, les trois jeunes femmes furent ramenées à Ravensbrück. On connaît la suite.

Des trois, Violet est la mieux connue grâce au livre* qu'un auteur anglais, R.J. Minney, lui a consacrée et qu'il a dédié à Tania, la fille de Violet, âgée de deux ans à la mort de sa mère.

Fille d'un père anglais et d'une mère française, Violet Bushell était absolument bilingue, étant née en France et y ayant vécu jusqu'à l'âge de neuf ans. Pleine de vitalité, elle grimpait aux arbres avec ses frères, se battait comme un garçon et n'avait peur de rien. Elle avait 18 ans quand la guerre éclata. Ses frères s'engagèrent sans tarder, mais ce n'est qu'après l'invasion du Danemark et de la Norvège qu'elle se décida à entrer dans un service de volontaires féminins.

Le 14 juillet 1940, des détachements de Français libres défilèrent à Londres devant le *Cenotaph*, et de Gaulle y prit la parole. Violet rencontra là un officier de la Légion étrangère. Sa mère ayant émis le vœu de recevoir l'un de ces Français isolés loin de leur patrie, elle le ramena chez ses parents. Il s'appelait Etienne Szabo.

C'était un beau garçon d'une trentaine d'années, né à Marseille et fils d'un capitaine de gendarmerie. Il s'était battu en Afrique du Nord, en Syrie et en Indochine sous les ordres du capitaine Koenig, devenu général des F.F.L. Arrivé à Londres après Narvik, où la Légion étrangère s'était battue aux côtés des Britanniques, Etienne s'était rallié aussitôt à de Gaulle.

Ils tombèrent amoureux l'un de l'autre et se marièrent le 21 août. Quelques jours plus tard, Etienne s'embarqua pour l'Afrique avec son régiment. Il revint en permission de sept jours au bout d'un an, après avoir été engagé en Abyssinie, puis en Cyrénaïque lors de la lutte acharnée entre Auchinleck et Rommel. Violet en profita pour obtenir de lui l'autorisation d'entrer dans l'A.T.S.

C'est ainsi qu'après des besognes assez insipides elle réussit à se faire admettre dans une batterie anti-aérienne où son ardeur, sa bonne humeur et son adresse firent la conquête de tout le monde.

Elle dut pourtant s'arrêter quelque temps pour mettre au monde une petite fille qu'elle appela Tania. En octobre, au cours de la bataille d'El Alamein, Etienne Szabo fut grièvement blessé et mourut vingt-quatre heures plus tard.

Un coup terrible pour Violet. Mais elle n'eut pas le temps de s'abandonner au désespoir car elle fut bientôt pressentie par le S.O.E. (Service des Opérations Extérieures). Ses atouts et ses capacités avaient attiré l'attention du colonel Buckmaster, chef de la section française.

Elle dut naturellement passer par toutes les phases de l'instruction et de l'entraînement : usage du parachute, maniement d'armes diverses, sabotages, radio, Morse, opérations de commando et de survie, escalades, judo, etc., tout cela dans le plus grand secret. En fin de stage venaient cinq sauts en parachute. Au second, elle eut la malchance de se fouler une cheville. Ce banal accident devait lui être fatal.

Première mission

En février 1944, elle était parfaitement au point. C'est un Anglais, Parisien et journaliste de métier, le capitaine Charles Staunton qui la prit en charge. Il avait constitué dans la région de Rouen un réseau de 98 résistants dont il était sans nouvelles. Elle partit avec lui pour la France dans un *Lysander*, sauta sans encombre et se rendit à Rouen (le capitaine Staunton y était trop connu) pour s'informer avec la plus grande prudence de la situation. C'était encore pire qu'on ne pensait : 90 des membres du

réseau avaient été arrêtés. Tout était à refaire et le temps pressait. Le débarquement approchait, les Allemands devenaient nerveux. Elle fut plusieurs fois arrêtée et interrogée, mais elle réussit à les berner avec son air d'innocence pleine de charme.

Un *Lysander* vint les chercher aux environs de Blois, et ils rejoignirent Londres sans incident. Elle put enfin passer un après-midi avec sa fille.

Félicitée pour son sang-froid et son habileté, elle était prête à repartir. D'abord réticent à l'idée du danger qu'il allait lui faire courir, Buckmaster fini par se décider, sur son insistance, à la renvoyer en France avec le capitaine Staunton et un autre agent. Sans s'en douter, ils allaient partir aux petites heures d'un jour fatidique. On se souvient que le 6 juin le temps était mauvais, mais les préparatifs du débarquement étaient si avancés qu'Eisenhower décida de profiter d'une éclaircie pour aller de l'avant.

Seconde mission

Partis en *Liberator* cette fois, ils durent retourner en Angleterre, n'ayant pas trouvé le balisage prévu. L'avion prit l'air une seconde fois et, au soir du 7 juin, lâcha ses passagers, plus un certain nombre de containers, au sud de Limoges. Accueillis à bras ouverts par les maquisards, ils gagnèrent le petit village de Sussac. Le maquis de la Haute-Vienne comptait 600 hommes, plus 200 gendarmes, ralliés par la nouvelle du débarquement. La tâche consistait à empêcher par tous les moyens l'ennemi — en



** D'après le médecin hongrois Nyisali, rescapé d'Auschwitz, ce serait une balle de plomb de petit calibre qui ne ressortait pas mais s'écrasait sur le fond de la calotte crânienne.

* Sous le titre *Carve Her Name With Pride*, (Gravez fièrement son nom dans la pierre), il a fait l'objet d'un film. Edité en 1956 par Fontana Books, il a été réédité récemment (mais non traduit).

Ni chagrin ni pitié

*Souvenirs d'un marin de la France libre, par l'amiral François Flohic**

Un livre passionnant, non seulement par ses récits de combats, mais aussi par les vues qu'il nous donne sur les problèmes de la guerre navale de 1940 à 1945 et sur le rôle des Forces navales françaises libres (F.N.F.L.).

Le 28 juin 1940, François Flohic commence la guerre en s'embarquant pour l'Angleterre, à Paimpol. Il a 19 ans. Engagé dans les F.N.F.L. le 1^{er} juillet, aspirant, puis officier de marine après une formation accélérée à l'École navale de Dartmouth, il participe à la bataille de l'Atlantique, aux convois de Russie par l'Arctique, au débarquement de Normandie le 6 juin 1944 et à la libération des "poches de l'Atlantique."

Sous la V^e République l'amiral Flohic, Compagnon de la Libération, devint aide de camp du général de Gaulle.

Son livre nous raconte ses aventures de guerre. Il nous les raconte, écrit-il, non pas parce qu'elles lui paraissent exceptionnelles, mais au contraire parce qu'elles donnent une image de celles que vécurent beaucoup de ses camarades de combat. "J'ai voulu dépeindre ce que nous étions et témoigner de ce que nous avons fait" ; et c'est "à tous ses camarades des Forces navales françaises libres" qu'il dédie son livre.

Les "aventures" de François Flohic ne sont pas seulement décrites avec une précision qui nous les fait presque vivre nous-mêmes, elles sont très clairement situées dans les grands événements qui les encadrent ou se réalisent en même temps. J'essaierai de donner une idée de cette forme de récit (à la fois très vivante et très intéressante du point de vue historique) en résumant brièvement quelques passages d'un chapitre : celui des convois vers la Russie.

Au début de 1942 ces convois subissaient des pertes considérables sur le trajet d'Islande à Mourmansk. Dans ce secteur, le principal péril ne venait pas des sous-marins (les *U-Boots*), il venait de l'aviation allemande avec ses bases norvégiennes. Les pertes devinrent si lourdes qu'en mai 1942 le gouvernement anglais envisagea d'interrompre ces convois. Cependant la Russie se trouvait dans une situation très grave, et Staline — ainsi que Roosevelt — insistaient pour la continuation de cette aide en armements. Churchill consulta alors le "Comité des chefs d'état-major britanniques". Il le fit par écrit à l'occasion du projet de départ d'un nouveau convoi pour Mourmansk, le P Q 16. Voici la fin de sa lettre : "Mon propre sentiment, mêlé de beaucoup d'anxiété, est que le convoi P Q 16 doit

appareiller le 18 mai. Si la moitié des navires atteint sa destination, l'opération est justifiée."

Le P Q 16 partit donc. C'était le plus important convoi jamais formé pour Mourmansk et Arkhangelsk. La *Roselys*, corvette où servait Flohic, prit part à ce convoi. Son "pacha" était le commandant Bergeret, futur Compagnon de la Libération lui aussi. Flohic nous raconte, avec sa netteté et sa rigueur habituelles, le terrible parcours du P Q 16 et les attaques subies. Les pertes ne furent quand même pas aussi lourdes que Churchill l'avait craint ; mais en juillet 1942, un autre convoi, le P Q 17, perdit 23 cargos sur 34.

Le 30 juin 1942, la *Roselys* quitta Mourmansk avec un autre convoi, le Q P 13, à destination de l'Islande. L'aviation allemande et, accessoirement les *U-Boots*, constituaient, bien entendu, les pires dangers, mais ce n'étaient pas les seuls : il y avait également la brume et les glaces flottantes, sans parler des tempêtes et du grand froid. C'est dans ce genre de conditions climatiques que le Q P 13 s'égara dans un champ de mines, le 4 juillet 1942, à proximité de l'Islande. Plusieurs cargos sautèrent. La *Roselys* accomplit alors un admirable travail de sauvetage, sous les ordres de Bergeret. Malgré les dangers extrêmes qu'il y avait à naviguer au milieu des mines, malgré une visibilité très réduite et un vent proche de la tempête, Bergeret s'acharna avec tout son équipage dans cet effort de secours presque dément, de 21 heures à une heure du matin, jusqu'à ce que l'obscurité rendit les recherches impossibles. Il recueillit ainsi 179 naufragés, sur une corvette construite pour un équipage de 40 hommes.

Ce livre de l'amiral Flohic est merveilleusement tonique. Il vous fait respirer l'air le plus pur et le plus vif, un air ô combien salutaire et rare en notre temps. On y retrouve aussi l'ardeur vibrante de la France libre et de la Résistance, une ardeur qui conduisit l'amiral à quelques attaques — bien justifiées — contre la marine restée fidèle à Vichy. Il évoque ainsi le drame de Mers-el-Kébir et celui du sabordage de la flotte à Toulon. Toutefois, écrit-il, qu'on ne voie pas dans mes sentiments et jugements de l'époque "la tentative de condamner telle ou telle personnalité, telle ou telle catégorie de Français. L'histoire s'en chargera." Elle s'en chargera. Je le crois moi aussi.

Je me sens également bien d'accord sur la fierté de la protestation qui a inspiré le titre du livre ; "Ni chagrin, ni pitié."

André Postel-Vinay

(*) Édité par la Librairie Plon en 1985.

particulier la division *Das Reich* — de faire parvenir des renforts en Normandie.

Staunton constata qu'un certain désordre régnait dans le maquis. La bonne volonté ne suffisait pas. Il fallait coordonner les opérations, élaborer un plan et aller l'expliquer aux maquis voisins. Il fut décidé qu'à cette fin, le chef local, "Anastasie", emmènerait Violet en Corrèze, puis en Creuse, enfin dans l'Indre, à Châteauroux. Tout deux partirent en voiture. Quelques kilomètres plus loin, à Salon-la-Tour, ils tombèrent sur un élément avancé de la division *Das Reich* — 400 hommes équipés de blindés — venu s'assurer que la route était libre.

Les Allemands commencèrent à tirer. Violet et son compagnon sortirent en hâte de la voiture et Violet répliqua avec son pistolet mitrailleur Sten, puis ayant franchi une clôture, Anastasie et elle tentèrent de fuir à travers champs, mais, pour échapper aux projectiles, ils devaient courir en zigzag. Tout à coup, Violet s'effondra. Sa cheville endommagée à l'entraînement, venait de lâcher. Anastasie voulut la porter, mais elle se débattit en criant : "Ne faites pas l'imbécile, nous ne nous en tirerons pas tous les deux. Vous seul avez une chance, et songez à tout ce que vous avez à faire."

Il ne voulait pas l'abandonner, mais elle se libéra de nouveau, se posta derrière un pommier et se remit à tirer jusqu'à épuisement de ses chargeurs. Anastasie réussit à courir jusqu'à une ferme et à se cacher sous une pile de bois.

Désarmée et prisonnière, Violet fut amenée à la prison de Limoges. Staunton, décidé à

faire l'impossible pour la délivrer, mit sur pied un projet élaboré dans ses moindres détails. La date choisie était le 16 juin à 11 heures, c'est-à-dire au moment où la prisonnière sortait de la prison par une petite porte entre deux gardiens pour se rendre à la Gestapo. Le 16 juin, tous étaient à leur poste, mais la porte ne s'ouvrit pas. À l'aube, Violet avait été embarquée pour Fresnes.

Elle y fut interrogée par un colonel qui, n'ayant rien pu tirer d'elle, l'envoya à la Gestapo de l'avenue Foch où elle fut affreusement torturée mais ne céda pas.

Au bout de plusieurs semaines de souffrance, elle fut embarquée à la fin d'août à la gare de l'Est, dans un train bondé de blessés allemands et de prisonniers français. Elle rencontra là le Wing Commander Yeo Thomas et les deux compagnes qu'elle ne devait plus quitter que dans la mort. Au cours de cet horrible voyage par une chaleur terrible, sans eau, les chaînes aux chevilles, le train fut bombardé par la R.A.F. Il y eut de nombreuses victimes. Le train ayant été en partie détruit, le voyage continua en camion. Et c'est fin août que les trois jeunes femmes arrivèrent finalement à Ravensbrück.

* * *

Tout au début de 1947, le gouvernement français décerna la Croix de guerre à Violet, à titre posthume. Et le 28 janvier, le roi George VI remit à Tania la Croix de Saint-Georges en lui recommandant d'en prendre grand soin. Entourée par les photographes et pressée de questions, la petite fille leur répondit : "C'est pour maman. Je la garderai jusqu'à ce qu'elle rentre à la maison."



Vie des sections

Section Val-de-Marne

Geneviève Mathieu, notre déléguée, nous informe que M. Roland Minger, secrétaire du Mémorial du Cherche-Midi, Maison des Combattants, place Henri-Dunant, 94000 Créteil, cherche à retrouver la trace :

1° de Résistants passés par la prison du Cherche-Midi ;

2° de Résistants passés par la prison du Cherche-Midi et décédés par suite de l'action des nazis ;

Afin d'inscrire leurs noms sur le monument construit avec les portes de la prison.

Section Auvergne-Limousin

Après quelques hésitations, et malgré le décès de plusieurs de nos amis, celui notamment d'Emilienne Charron, disparue après de cruelles souffrances, le 40^e anniversaire de notre libération a été célébré à Vichy, les 26 et 27 septembre 1985 par les survivantes du Commando de Hanovre.

L'organisation fut impeccable, grâce à l'ingéniosité et au dévouement de nos amies Maguy Degeorge et Henriette Labussière : réunion de retrouvailles, dès le 26 septembre au soir, à l'Hôtel Régina et déjeuner, le lendemain, au restaurant La Rotonde sur les bords du magnifique lac.

Ce fut encore un rassemblement important, puisque 48 "anciennes" avaient pu venir, auxquelles s'étaient joints plusieurs maris. Une messe fut célébrée le 27 à l'église Saint-Louis, à 11 heures. Le souvenir de nos amies disparues, en particulier des trois dernières qui nous ont quittées depuis la réunion de 1984, fut évoqué par le célébrant, en termes délicats. Une fois de plus nous priâmes pour nos chères défuntes et pour leurs familles.

Ensuite, tous les participants se réunirent devant le Monument aux Morts, voisin de l'église. La minute de silence traditionnelle fut observée, après que Simone Rohner et le commandant Charron eurent déposé une gerbe devant le monument.

L'atmosphère de ces deux journées fut, comme toujours, extrêmement sympathique, chacune ne voulant se rappeler de ces années, ô combien douloureuses, que certains incidents, parfois comiques, de leur déportation.

Toutes promirent de se retrouver l'an prochain, en espérant profiter d'un temps aussi magnifique et d'un moral aussi solide qu'en 1985.

Odile et André Pérodeau

Section Savoie-Ain-Isère

En remplacement de notre regrettée Marguerite Lecoanet, Ninette Streisguth a accepté la charge de la section dans sa totalité.

Son adresse : 428, avenue du Conet, 73000 Chambéry

Section Languedoc

Cette toute jeune section se développe sous l'égide de notre camarade Andrée Astier,

4, Résidence La Tramontane, rue de la Rase, 34140 Mèze

Concours de la Résistance

La distribution des prix du Concours de la Résistance pour la Ville de Paris a eu lieu le 13 novembre 1985 à l'Hôtel de Ville.

M. Chirac, maire de Paris, retenu, avait désigné son adjoint, M. Collet, sénateur pour le représenter et accueillir ses invités : les lauréats, leurs familles, leurs proviseurs, leurs professeurs d'Histoire ainsi que les représentants des associations d'Anciens Combattants. M. Collet a parlé avec beaucoup d'émotion de l'esprit de la Résistance, qu'il connaît bien, et fut très applaudi.

Le général Simon, chancelier de la Libération, en uniforme, prit ensuite la parole pour commenter les sujets traités par les élèves. Il fut écouté également avec un vif intérêt.

Notre camarade André Migdal appela alors les lauréats. Puis il s'interrompit pour évoquer notre chère Jacqueline Souchère, disparue il y a un an, avec qui il avait souvent travaillé, et pour remettre à sa fille, Jeanne Gélén, invitée spécialement ainsi que ses enfants et sa belle-mère, un poème de sa composition. Ce fut un moment d'émotion ressenti par tous.

"Nous voudrions dédier cette soirée, dit-il, à une très grande amie qui nous a quittés voici quelques mois : Jacqueline Souchère. Elle était l'une des principales animatrices de ce concours et elle a assumé jusqu'au terme de sa vie sa tâche, comme beaucoup d'autres d'ailleurs. Jacqueline Souchère reste pour nous, anciennes et anciens déportés une remarquable

figure de gentillesse et de fraternité. Son absence sera pour nous tous toujours regrettée."

Toute cette cérémonie a été enregistrée par des membres de la télévision canadienne, de passage à Paris pour suivre le procès Barbie. Ils avaient contacté plusieurs résistants dont entre autres Lucie Aubrac, qui les avaient invités à venir interviewer les jeunes sur ce qu'ils pensaient de cette époque. Ce qu'ils ont fait quand on est passé au buffet. C'est alors que des contacts intéressants peuvent avoir lieu tant avec les élèves qu'avec leurs parents, venus particulièrement nombreux, ainsi que les directeurs et professeurs. Mais les salons sont grands et nous serions heureux d'en accueillir beaucoup plus l'an prochain.

Cent cinquante-sept élèves ont été récompensés soit 8 pour les terminales, 40 pour les troisièmes, et 89 ont participé aux travaux de groupe. Notons que le nombre de devoirs individuels a nettement diminué par rapport aux travaux de groupe, et que les participants sont moins nombreux.

L'ensemble des lauréats représente 22 collèges, lycées et établissements privés. Quand on sait qu'il y a à Paris 132 collèges ou lycées et 43 établissements privés, on ne peut que regretter que si peu d'élèves participent à ce concours.

Paulette Charpentier

Section Loire-Atlantique

A l'occasion du 8 Mai 1945, le maire et le conseil municipal de St-Sébastien-sur-Loire ont donné le nom de René Bernier au collège de L'Ouche-Quinet. La date ne pouvait être mieux choisie pour un homme et une famille exemplaires.

Entré dans la Résistance dès 1940, René Bernier avait organisé le mouvement *Ceux de la Libération*, dont il devint délégué régional dans la Loire-Inférieure, puis dans les Ardennes. Arrêté le 20 janvier 1944 par la Gestapo, il a été déporté aux camps de Mauthausen et Wiener Neustadt. Sa femme et ses deux filles arrêtées en même temps que lui, ont été envoyées à Ravensbrück.

Nous avons bien connu Mme Bernier ainsi qu'Odette et Jacqueline à Ravensbrück, et ensuite à Mauthausen, d'où Mme Bernier, hélas ! ne revint pas. Après la guerre, Odette Bernier-Durcœur est devenue notre déléguée en Loire-Atlantique. Nous avons eu le chagrin

de la perdre en 1982. Seule survivante de la famille, Jacqueline est restée notre fidèle camarade et nous sommes toujours heureuses de la voir venir à notre assemblée générale.

Leur père avait survécu à sa déportation. Au cours des cérémonies du 8 Mai ; en présence du maire, M. Yves Laurent, du conseil municipal et des représentants de diverses associations, l'ancien maire, M. Verbe, a évoqué la carrière de René Bernier : "Il manifesta toute sa vie une activité débordante, dit-il : directeur de *La Résistance de l'Ouest* de 1947 à 1951, membre du conseil d'administration de *Presse-Océan* jusqu'en 1976, conseiller municipal et adjoint à St-Sébastien de 1953 à 1977, années pendant lesquelles il participa à la réalisation de plusieurs établissements scolaires, président départemental de l'U.N.A.D.I.F., président de l'association *Le Ralliement*, membre des conseils d'administration de l'AFDET, de la Chambre des Métiers et de l'Ecole nationale d'apprentissage...

René Bernier était titulaire de la Médaille de la Résistance, de la Croix de guerre avec palmes et officier de la Légion d'Honneur.

Un tel passé valait bien cet hommage.

Information

Le maire de Paris et le préfet de Police nous ont fait savoir qu'aux termes d'une décision datée du 11 décembre 1985, les personnes handicapées titulaires des macarons G.I.G. et G.I.C. sont exonérées du paiement de la taxe de stationnement sur les emplacements soumis au régime de stationnement de surface.



La plaque commémorative

IN MEMORIAM

Marie-Noëlle Clair



A la fin de l'année 1943, une jeune femme et ses cinq enfants pénètrent un soir furtivement dans le presbytère d'un village proche des Glières. Près du bon curé qui les reçoit, un homme leur ouvre les bras : c'est le capitaine

Humbert Clair, responsable pour l'Armée secrète d'une dizaine de camps dans le secteur de Bonneville. Sa femme vient pour quelques heures le rejoindre.

Pour nous, qui connaissons un peu l'action de celui qui devint le commandant Clair et dirigea en 1944 tous les maquis de Haute-Savoie, il est possible d'imaginer ce que put être la vie de sa famille. L'insécurité, l'angoisse et les privations quotidiennes, Marie-Noëlle les accepte avec une complète générosité. Elle aide son mari autant qu'elle le peut, accueillant des résistants, transmettant des messages. Leur solidarité est aussi absolue que leur amour et ils savent l'un et l'autre à quels risques ils s'exposent et surtout exposent leurs enfants.

Quelques mois plus tard, Marie-Noëlle est arrêtée. Elle habite alors avec ses enfants chez sa mère, et une de ses nièces qui a été prévenue parvient à l'approcher. Avec insistance elle lui dit : "Dites bien à Humbert de ne pas se rendre." En vain le père de celui-ci, officier en retraite, propose-t-il de se constituer prisonnier à la place de sa belle-fille...

La place du commandant Clair sera, jusqu'à la libération, au combat. Après Glières, ce sera l'Isère, puis les cantons de Gex et de Bellegarde, les luttes très dures de Fort-l'Ecluse et du fort des Rousses, dans le Jura. La place de Marie-Noëlle, étroitement liée à ce combat, sera à Monthluc, Romainville, Ravensbrück, Schoenfeld, que les troupes soviétiques prirent d'assaut. Les détenues partirent alors à pied. En mai 1945, notre camarade retrouve son mari et ses enfants.

Eux seuls peuvent dire quelle épouse, quelle mère, puis quelle grand-mère elle a été pour eux. Nous ne pouvons que nous émerveiller qu'elle ait à ce point transcendé cet amour pour servir la France, si simplement, si naturellement.

Marie-Noëlle a été pendant de nombreuses années déléguée de l'A.D.I.R., succédant en Haute-Savoie à Charlotte Vaillot qui a laissé parmi nous, elle aussi, un très grand souvenir. Nous l'aimions et l'estimions profondément, ce qui la rendait presque confuse tant elle était modeste. Notre amie aurait "tant voulu", m'écrivait-elle deux ans avant sa mort, que sa vie soit un vrai témoignage de foi. "C'est dur de se supporter quand on n'a pas été lumière et qu'on avait soif de l'être — et qu'on n'a rien éclairé même autour de soi. Et puis tout cet engluement des choses, des jours, des situations, alors qu'on aspire au dépouillement libérateur — pour soi, oui... et pour tout donner aux affamés dont on entend la voix."

Telle fut la dernière épreuve de Marie-Noëlle qui en souffrit tant d'autres, dont la mort

tragique d'une de ses filles. Elle ne percevait plus le rayonnement qui émanait de son regard, de son sourire. Mais dans cette même lettre elle concluait lucidement : "Oui, peut-être faut-il s'accepter ainsi". Sans qu'elle le sache, Dieu la préparait par cet ultime dépouillement au face-à-face avec lui. Elle a quitté les siens en un instant, le 22 octobre 1984. Un mois auparavant, elle était parmi nous, ses camarades, accompagnée du commandant Clair, au cimetière de Morette pour honorer les tombes de ceux qui avaient fait leur la devise de Tom aux Glières : "Être libre ou mourir".

Geneviève de Gaulle Anthonioz

Marie Cadennes



Marie nous a quittées le 3 janvier à Issy-les-Moulineaux où elle s'était retirée il y a quelques années.

Dans la petite chapelle de Notre-Dame-de-Sion où, pour un dernier adieu, sa famille et ses amis s'étaient réunis, j'entendais

encore les paroles de réconfort qu'elle m'avait exprimées lors de la mort tragique de mes parents : "Nos disparus ne nous quittent jamais" me disait-elle en évoquant le souvenir de ceux qui avaient été ses amis dans un engagement commun durant les heures cruelles de l'Occupation.

J'ai eu, en effet, le grand privilège de la rencontrer il y a plus de quarante ans et de vivre auprès d'elle des moments intenses, instants qui me permirent de découvrir les qualités de notre amie.

Avec un grand courage, mais aussi avec sérénité, elle accepta le départ de ses deux fils aînés pour la France Libre.

La foi profonde qui l'animait et dont toutes ses compagnes de convoi se souviennent la soutiendra lors d'autres séparations ô ! combien plus douloureuses, la mort de son mari dans un Oflag et l'assassinat de son troisième fils par la Milice.

Chaque année, à la Chandeleur, nous ne manquions pas d'évoquer ensemble les derniers moments passés le 2 février 1944 avec ce fils si cher qu'elle était venue retrouver quelques instants dans la chaude ambiance du foyer de mes parents auprès desquels il s'était réfugié. Nos maigres ressources alimentaires réunies nous permettaient de partager des crêpes, tout en faisant d'heureux projets pour la Libération.

Hélas ! la Gestapo en décida autrement : Fresnes, Ravensbrück, des kommandos divers pour elle et pour nous.

Nos "longues marches" devaient cependant se croiser sur et sous le viaduc de Würzen au bord de l'Elbe, mais ce n'est que fin juin 1945 que nous nous retrouvions à Versailles. A ce moment seulement, Marie apprenait la disparition de son fils et les conditions dramatiques de celle-ci.

Marie Cadennes demeurera pour nous un exemple d'énergie, d'abnégation et de courage, exemple que je ne manquerai pas de citer avec admiration à propos du retour "à la vie" des

anciennes déportées lorsque j'irai dans les lycées et collèges, à l'approche du Prix de la Résistance.

Car il est vrai, Chère Marie, que vous ne nous quitterez jamais.

Jacqueline Fleury

Sœur Marie-Grégoire

Notre chère Sœur Marie-Grégoire est entrée dans la gloire du Seigneur le 1^{er} octobre 1985. Nous ne verrons plus son sourire ni la joie de son regard quand nous entrions dans sa chambre de retraitée, qu'elle ne quittait que très rarement. Nous l'avons accompagnée au cimetière de la Congrégation du Très Saint-Sauveur à Niederbronn, avec ses consœurs, sa famille, les camarades déportés et anciens combattants, ainsi que le maire, conseiller général du canton.

Dès les premiers jours de l'Occupation, Sœur Marie-Grégoire, alors supérieure de l'hôpital de Thaon, dans les Vosges, a hébergé plusieurs prisonniers de guerre et Alsaciens-Lorrains réfractaires, et a participé à leur évasion. Arrêtée en 1942, elle a été déportée à Ravensbrück, où elle a été affectée au *Revier*. Le souvenir des camarades ne l'a jamais quittée, toutes, de ce monde ou dans l'autre, étaient incluses dans sa prière, dans son affection.

Rapatriée par la Suède, elle a pris en charge, dès son retour, la reconstruction et la direction de l'hôpital de Moosch. Puis elle est devenue supérieure du Centre de soins d'Altkirch avant d'assurer l'animation spirituelle et les soins des malades de la maison de retraite Caritas à Strasbourg. Malgré une santé devenue précaire au cours des années, elle a assumé toutes les charges avec courage, générosité et chaleur humaine. Toute sa vie était donnée à Dieu et par Lui aux autres. Son affection allait particulièrement à celles qui avaient partagé l'épreuve de la déportation.



Sœur Marie-Grégoire avec Emmy Weisheimer

Il y a quinze ans, une chute provoquait une fracture du col du fémur et mit fin à ses activités au service du prochain en l'obligeant à une retraite prématurée à Niederbronn. Ses infirmités s'aggravèrent, et, elle, si active, se vit finalement réduite à l'inactivité, et confinée dans sa chambre. Jamais elle ne s'est plainte et c'est d'un sourire qu'elle nous accueillait, prenant des nouvelles des unes et des autres. Elle participait à nos joies et à nos peines, nous incluant toutes dans sa prière.

Début septembre, une nouvelle chute dans sa chambre nécessitait son transfert à l'hôpital de Strasbourg. Deux opérations furent pratiquées, et elle ne s'en remit pas. Elle a souffert sans se plaindre, et son sourire restait

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

aura lieu le samedi 1^{er} mars 1986

6, rue Albert-de-Lapparent, 75007 Paris (métro Ségur)

Samedi 1^{er} mars à 15 heures : réunion de l'assemblée générale.

En raison de la rencontre interrégionale des 27 et 28 septembre 1986, c'est une assemblée générale ordinaire qui nous réunira cette année, le 1^{er} mars, suivie d'un dîner à 19 h 45 au restaurant de l'Hôtel Lutetia, après la traditionnelle cérémonie à l'Arc de Triomphe, à 18 h 30.

Rassemblement av. des Champs-Élysées à 18 h 15. Prix 210 F, transports compris.

Il est recommandé de s'inscrire au plus tôt.

ELECTIONS

Conformément aux statuts, l'assemblée devra procéder au renouvellement du tiers des membres du conseil d'administration.

Les membres sortants cette année sont : Mmes Denise Côme, Yvette Farnoux, Jacqueline Rameil, Germaine de Renty, Françoise Robin, Germaine Tillion.

COTISATIONS ET POUVOIRS

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant

l'assemblée générale de leur cotisation 1986 (montant minimum 50 F) auprès de leur déléguée ou de l'A.D.I.R. C.C.P. Paris 5.266-06 D.

Les camarades qui auraient déjà réglé leur cotisation voudront bien nous excuser de leur adresser ce rappel.

Nous les remercions également de bien vouloir se munir du pouvoir, dûment rempli et signé, inclus dans ce numéro de *Voix et Visages*, afin qu'on puisse leur remettre le bulletin de vote correspondant et faciliter ainsi leur entrée dans la salle de réunion.

aussi accueillant qu'il le fut au long de sa vie. La voyant si faible, le médecin autorisa son retour dans sa communauté, et c'est dans l'ambulance qui la ramenait qu'elle s'est endormie à jamais.

Sœur Marie-Grégoire était chevalier de la Légion d'honneur et titulaire de la médaille militaire.

Emmy Weisheimer

CARNET FAMILIAL

NAISSANCE

Florian, petit-fils de notre camarade Mme Vve André Desbois, de La Motte-Achard (Vendée).

DÉCÈS

Notre camarade Marie Cadennes est décédée. Issy-les-Moulineaux, le 3 janvier 1986.

Notre camarade Gisèle Giraudeau, de La Barre-de-Monts (Vendée), a perdu sa mère.

Notre camarade Juliette Hémerly est décédée. Noyen-sur-Sarthe, décembre 1985.

Notre camarade Mme Leclerc de St-Marceau, est décédée. Paris, novembre 1985.

Notre camarade la générale Lelong est décédée. Martigné-Briand, décembre 1985.

Notre camarade Marie-Marthe Lubersac, de Paris, est décédée. Quatrième trimestre 1985.

Notre camarade Mme Réko a perdu son mari. Lacanau-Océan, août 1985.

M. André Weil, membre du conseil d'administration des Amis de l'A.D.I.R., est décédé. 27 novembre 1985.

Notre camarade Lise Borsun, présidente des déportées norvégiennes, est décédée le 29 août 1985.

Les chambres à gaz, secret d'État

À l'automne 1984, paraissait sous ce titre aux Editions de Minuit, la traduction française de l'ouvrage collectif paru l'année précédente en Allemagne sous le titre *"Les Assassins de masse par gaz toxique sous le régime national-socialiste."*

L'ensemble des anciens déportés et anciens de la Résistance, et spécialement nos camarades de l'A.D.I.R., ont fait un effort important et soutenu pour faire connaître et acheter cette

documentation capitale, qui illustre tragiquement la spécificité du nazisme.

Au 30 juin 1985, il s'était vendu 3 400 volumes en librairie et 2 050 par les associations. A la rentrée de septembre 1985, les ventes se poursuivaient encore. Pour un ouvrage aussi austère, c'est un succès, et l'équipe des rédacteurs français du livre tient à remercier spécialement les militants de l'A.D.I.R.

A.P.S.

La Légion d'honneur pour Madame Samuel

Le 12 décembre 1985 à la mairie du XII^e arrondissement de Paris. Mme Vivette Samuel, qui fut notre assistante sociale de 1949 à 1954, recevait des mains du ministre des Affaires sociales, Mme Georgina Dufoix, les insignes de chevalier de la Légion d'honneur.

Le ministre a rappelé comment, en 1940, au moment de préparer l'agrégation de philosophie, Vivette Samuel vit sa carrière barrée du fait des lois antijuives de Vichy. Elle se mit alors au service des toutes premières victimes de la guerre : les internés politiques du régime de Vichy, notamment au camp de Rivesaltes. De là, la situation empirant de mois en mois, elle réussit à sauver des centaines d'enfants juifs grâce à la complicité d'organisations religieuses et humanitaires.

À la Libération, sa vocation sociale s'étant révélée dans l'épreuve, elle renonça à l'université et passa son diplôme d'assistante sociale.

Son premier poste fut à l'A.D.I.R. dont elle garde un souvenir poignant. Mme Samuel a tenu à rendre un hommage ému à l'A.D.I.R., "à laquelle elle doit tant", devant le ministre et son directeur de l'action sociale. Nous aussi, nous reportant à cette époque où tant d'entre nous étaient encore brisées et hantées par des visions d'épouvante, nous n'avons jamais oublié l'intense compréhension dont Mme Samuel a fait preuve à notre égard. Il n'est pas étonnant qu'elle se soit sentie et se sente encore "des nôtres".

Depuis 1954 jusqu'à sa retraite, Mme Samuel a dirigé l'O.S.E., Œuvre de Secours aux Enfants, sortie de la clandestinité, faisant bénéficier des milliers d'enfants d'origines les

plus diverses de la législation sociale française... la plus généreuse du monde, souligna le ministre !

Les salons d'honneur de la mairie du XII^e étaient remplis d'une foule amicale et chaleureuse. C'est avec effusion que Mme Samuel embrassa Gabrielle Ferrières et Anise Postel-Vinay, qui nous représentaient toutes.

Une nouvelle maison de retraite

L'Office national, en liaison avec l'Association des Gueules cassées et la Fédération Maginot, a entrepris la construction, à Boulogne-Billancourt, d'une maison de retraite de 90 lits pour personnes âgées ayant perdu en partie leur autonomie.

Cette maison est implantée au milieu d'un parc boisé de un hectare, à proximité d'une nouvelle station de métro et de deux lignes d'autobus ; elle comportera toutes les installations nécessaires à la réadaptation (kinésithérapie, ergothérapie...) et de nombreux équipements de loisirs.

Rectificatif

Une ligne a sauté dans l'appel de Simone Bernardeau. Voici ce qu'il fallait lire :

Ayant reçu mandat du général Chevalier de Lauzières, président de l'Association des Croix de Guerre et de la Valeur militaire, afin de faire repartir notre section des VII^e et XV^e arrondissements, je fais appel à tous nos camarades pour qu'elle puisse reprendre vie dans une ambiance active et amicale. Chargée de cette responsabilité, je m'y emploierai de mon mieux avec vous tous. Vos suggestions seront les bienvenues. N'oublions pas que depuis soixante-dix ans nous sommes une grande famille de "décorés porteurs d'un message".

En espérant recevoir beaucoup de réponses, de vous, je vous communique mon adresse :

Madame Simone Bernardeau
75, boulevard de Grenelle, 75015 Paris.

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ
N° d'enregistrement à la
Commission paritaire : 31 739

GROU GROU-RADENEZ & JOLY IMPRIMEURS - (1) 42 60 37 37 - PARIS 6